



GRAAT On-Line issue #20 – November 2017

Crise de la masculinité et la menace étrangère dans trois romans costaricains (1900-1916)

Sergio Coto-Rivel

Université de Nantes

Introduction

Les processus de construction des états-nation au XIX^e siècle répondent inévitablement à une vision définie et particulière de la masculinité et de l'être homme comme une forme de perpétuation de la tradition, des valeurs et de l'héritage culturel, c'est-à-dire du patrimoine de manière général. Cette masculinité, renforcée dans l'adjectif « viril » appliqué aux productions culturelles de hautes valeurs morales, de force et de qualité, semble donner l'assurance de la descendance par le biais du nom du père. Or, cette structure organisée pour donner la confiance dans la lignée dépend inévitablement de la parole féminine – seule confirmation du père véritable – et par conséquent semble fondée sur le doute et la fragilité. La littérature, qui a fonctionné comme un outil de plus à cette construction idéologique et politique des nouvelles nations latino-américaines, a joué un rôle déterminant dans l'imaginaire national et la structuration de communautés, c'est ce que Benedict Anderson a développé dans son essai classique sur le sujet. La question du genre, et dans ce cas particulier, des masculinités, devrait être comprise dans les analyses interdisciplinaires des identités nationales dans la mesure où la prise en compte des rapports masculin-féminin met en évidence la variabilité des constructions masculines et surtout la non-universalité de ses caractérisations, et cela même lorsque l'on parle de masculinité hégémonique.

Le cas latino-américain au tournant du XX^e siècle révèle tout un système de validation ou d'intronisation d'un certain type de masculinité hégémonique répondant aux besoins des discours identitaires de la patrie. Les rapports entre notion de masculinité et la construction de l'identité nationale, libérale et oligarchique au Costa Rica répond au même

système de validation à travers le nom du père et de sa perpétuation. Néanmoins, son socle peut-être facilement ébranlé à cause de l'irruption des menaces étrangères qui représentent l'antithèse du système patriarcal. La critique littéraire qui a aidé à fonder cette notion de littérature nationale a aussi signalé plus tard les mécanismes de validation d'une série de caractéristiques du peuple que les auteurs de l'époque souhaitaient rendre visibles. Ces caractéristiques privilégiaient l'espace rural au détriment de la ville, les valeurs traditionnelles de travail de la terre face au développement économique et les modes de vie bourgeoise, etc. Mais, il est aussi indispensable de comprendre les bases idéologies de cette idée de virilité qui servait à valider la création littéraire et qui était manifeste dans les romans de cette époque. Nous allons donc analyser trois romans qui ont été largement étudiés dans le contexte de la construction de l'identité du nouvel état-nation du Costa Rica afin de comprendre la caractérisation de la masculinité menacée et l'intrusion de l'étranger déstabilisant. Il s'agit de *El Moto* (1900), de Joaquín García Monge, considéré comme le premier roman costaricain, et de deux romans de Jenaro Cardona : *El primo* (1905) et *La esfinge del sendero* (1915).

L'homme, l'identité et la littérature nationale

Lorsque nous faisons une révision rapide de la littérature costaricaine du début du XX^e siècle et de la critique littéraire qui s'est chargée de l'analyser et de la classer à partir des années 1960, on s'aperçoit rapidement qu'il y a une recherche constante de la paternité, de l'image idéale du père protecteur assurant la lignée et l'héritage spirituel et moral. Il ne s'agit pas tout simplement de la construction des personnages de fiction et d'une ambiance idéalisée, mais aussi d'une identification des productions littéraires à partir d'une sorte de classement d'héritages pouvant assurer le caractère de ce qui est propre et national. Les premiers romans, les nouvelles, les pièces de théâtre et les tableaux de traditions parus durant la première décennie du siècle répondaient à une discussion idéologique et politique cherchant à définir, caractériser et organiser ce qui devait être la littérature nationale et par conséquent l'image même de la nation. Le critique littéraire Alvaro Quesada a longuement étudié le contexte politico-économique de ce processus de construction identitaire entre deux siècles et ses implications et conséquences chez les intellectuels et artistes de l'époque. Ses études, devenues incontournables, cherchent à comprendre les moyens mis en place par les élites oligarchiques du pays afin d'asseoir toute la mythologie du national à partir de la tradition et la forme de vie de la Vallée centrale :

La elaboración y puesta en escena del modelo nacional oligárquico corre a cargo de una élite letrada de intelectuales, políticos, maestros, historiadores y escritores, que en Costa Rica se acostumbra a llamar con el nombre significativo: *El Olimpo*. Mientras los políticos se encargan de montar el nuevo Estado liberal, con sus leyes, códigos e instrucciones en las dos últimas décadas del siglo XIX, los otros intelectuales se encargan de elaborar una nueva mitología oficial costarricense, con sus héroes, gestas y monumentos; con su historia, su cultura y su literatura nacionales¹.

Il est évident que ce processus de reconnaissance n'est pas propre à la société du Costa Rica de l'époque, mais il fait partie de toute une structure de validation des productions culturelles liées à la construction de la nation propre au XIX^e siècle aussi bien Europe qu'en Amérique latine. La proximité de la vie indépendante du pays à partir de 1848 (après la fin de la Fédération centre-américaine) explique la recherche de symboles représentatifs de la nation qui puissent nourrir la communauté imaginaire, dont les particularités linguistiques, la tradition agricole, l'homogénéité blanche et créole de la Vallée centrale, etc. Il est aussi significatif que la critique littéraire ait considéré ce groupe d'intellectuels, hommes politiques et professeurs sous la dénomination de l'Olympe comme une catégorie de privilégiés à la capacité créatrice qui définit les limites de l'identité nationale. Un groupe, de toute évidence, exclusivement masculin qui incarne une masculinité hégémonique et endoctrinante. Cependant, ce n'est pas seulement cette équipe exclusive et fermée qui a la charge de définir et de réunir les conditions nécessaires pour donner des représentations valables sur la masculinité de l'époque. Pour avoir une vision d'ensemble, il est nécessaire d'étudier d'autres productions culturelles et documents pour arriver à une idée de ce que Raewyn Connell appelle l'intersectionnalité dans les études de genre permettant de l'analyser « comme une manière de structurer la pratique sociale en général² ».

D'après Connell, nous pouvons comprendre la masculinité non pas comme étant une liste de caractéristiques normatives qui détermineraient la condition masculine, mais à la fois « comme un lieu au sein des rapports de genre » et comme « un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent dans ce lieu³ ». Cette approche permet de mettre en relation d'autres éléments qui viennent s'ajouter aux enjeux caractérisant les masculinités et privilégiant une de ces formes dans une position hégémonique. Cela nous permet aussi de faire le rapprochement avec les idées de nation, de citoyenneté et de patrie qui se trouvent également au croisement de ce lieu, un lieu qui est inévitablement genré et en conséquent liée à la « sphère reproductive ». Dans ce cas, nous considérons avec Connell qu'une structure donnée de rapports de genre peut être fortement déterminée par des

institutions clairement définies et organisatrices telles que l'État et l'école, et dans les manifestations de la masculinité hégémonique cette structure comprend aussi des notions de nationalité et d'identité.

Nous partons donc de l'hypothèse que la caractérisation des sujets masculins dans les romans du début du XX^e siècle répond à un conflit identitaire qui concerne non seulement les discours de nation et de patrie, mais aussi les rapports de pouvoir économique, les rapports de classe, l'ascension de la bourgeoisie et l'intronisation de valeurs liées à la campagne et au terroir. Il ne faut pas perdre de vue que c'est à ce moment-là que, dans la recherche de symboles identitaires, les paroles de l'hymne national ont été choisies, et elles désignent le cultivateur (*labriego sencillo*) comme l'enfant de la patrie : « Cuando alguno pretenda tu gloria manchar, verás a tu pueblo, valiente y viril, la tosca herramienta en arma trocar⁴ ». Le développement économique ainsi que l'établissement de l'espace urbain à San José ont entraîné la consolidation d'une classe dirigeante et des nouveaux rapports de genre associés à la classe bourgeoise. Ce changement progressif de modèle, dans un contexte de configuration identitaire, favorise l'avènement d'une masculinité rattachée à la force et aux valeurs du travail paysan qui sera par la suite adopté comme modèle de l'identité nationale.

Les analyses historiques de Quesada sur les tensions politico-économiques des deux dernières décennies du XIX^e siècle mettent en lumière l'envers du décor du projet de littérature nationale, plus particulièrement sur la polémique relayée par la presse entre les écrivains « nationaux » et les « européisants ». Pour lui, le processus de changement de paradigme générant des contradictions et des oppositions expliquerait la vision de monde des écrivains participant à ces mouvements adverses. C'est ainsi qu'il situe la fracture de la manière suivante : « Las reformas liberales de los años ochenta, apoyadas por un nuevo factor, el imperialismo norteamericano, determinan el inicio de un resquebrajamiento definitivo, hacia el cambio de siglo, del sistema patriarcal-liberal, y el inicio de un nuevo liberalismo burgués⁵ ». Néanmoins, son analyse, située plutôt dans la dialectique matérialiste, ne prend pas en considération les discours de genre dans un contexte organisé par des classifications déterminantes de la normativité masculine et féminine. De cette manière, toute référence à la société et au modèle patriarcal renvoie à une structure économique paternaliste ancrée dans la tradition coloniale. Or, aussi bien cette structure que la transition vers un modèle économique libéral bourgeois supposent des définitions de la masculinité et ses valeurs associées dans un projet défini. Les deux auteurs que nous avons choisis sont un exemple des possibilités de représentation de la masculinité liée aux projets

d'identité nationale, cependant leur portée ne peut pas être analysée de la même manière lorsque l'on observe le rôle que leurs œuvres ont joué dans le récit de l'histoire littéraire nationale.

El Moto ou l'échec de la masculinité

Le roman de Joaquín García Monge, *El Moto*, reconnu par la critique comme le premier roman costaricain, celui qui ouvre le récit romanesque du pays, a été publié en 1900 et fortement influencé par le courant *costumbrista* de la littérature espagnole. L'historien de la littérature Abelardo Bonilla identifie l'auteur comme le créateur du roman réaliste du pays qui apporte de l'originalité : « la vida del campesino con sus costumbres, con sus trajes y utensilios, con su habla legítima⁶ ». Il présenterait donc une différence avec les tableaux *costumbristas* en ce qui concerne le regard et la critique de la structure de la société qu'il décrit. Pour Quesada, par exemple, García Monge va au-delà des premières traditions pour construire un discours parodique des grandes figures représentant la société patriarcale traditionnelle.

El Moto raconte une histoire simple, celle du jeune José Blas, orphelin élevé par son parrain et qui souhaite demander la main de Cundila Guillén, fille d'une des figures importantes du village. Le récit décrit le fonctionnement d'une société patriarcale d'autrefois, organisée et régie par des hommes représentant l'éducation, l'administration, le pouvoir et l'Église. Dans cette structure, le jeune homme doit chercher sa place et démontrer sa virilité pour arriver à une position respectable, ce qui pourrait représenter le passage vers la masculinité traditionnelle. Dans ce cas, la masculinité doit être démontrée publiquement, surtout dans la transition entre l'enfance et l'âge adulte. Le temps de l'action se situe dans un passé qui n'a pas encore subi les changements économiques et sociaux de cette fin de siècle décrits précédemment : « Era Desamparados por entonces un barrio de gamonales en su mayor parte⁷ ». Le village est organisé à partir du pouvoir des « gamonales », c'est-à-dire d'hommes d'influence. Dès le début du récit nous retrouvons un cadre bien défini par rapport aux institutions délimitant le pouvoir masculin :

Además. La sociedad un tanto patriarcal de aquellas gentes, sujetas a las voluntades del cura don Yanuario Reyes; por hombres de pro, el señor alcalde y el no menos respetabilísimo señor Cuartelero — el juez de paz de antaño con las prerrogativas del jefe político de ogaño; señorón y medio lo era el maestro de escuela don Frutos y no menos encogollados lo fueron,

tanto por su posición holgada, cuanto por el temple del carácter, tres o cuatro ricachos campesinos⁸.

Les descriptions de cette époque éloignée et de ses personnages caractéristiques se centrent sur la différenciation de genre et plus spécifiquement sur les rapports de subordination. De cette manière, les femmes n'ont aucune possibilité de décision sur leur corps ou leur position sociale : « temblando se acercó a su marido », et cette autorité n'est aucunement remise en question. De la même manière, et toujours dans la caractérisation des hommes influents, la description du maître d'école peut aussi révéler une certaine ambiguïté à cause du discours caricatural d'homme mûr et célibataire : « Don Frutos, maestro y sacristán, vivía muy campante entre sus discípulos, mozos todos en el verdor de los años, sanotes en su mayoría, quienes bien pronto dejarían aquel cuartucho ». Il est présenté comme celui qui décide de la maturité des garçons pour commencer leurs conquêtes amoureuses. D'ailleurs il est consacré à son travail d'institution morale et il est décrit par le narrateur comme un vieux garçon : « Don Frutos, solterón hasta la pared de enfrente, componedor de altares y muy arrimado a la iglesia⁹ ». De cette manière, nous pouvons dire que les attributs d'autorité morale, politique et spirituel sont la base de la construction de la masculinité du modèle ancien avec un système de valeurs stable, il s'agit cependant, dans la diégèse, d'un monde qui se trouve dans le souvenir.

De l'autre côté, nous avons le personnage principal, José Blas qui ne participe pas à cette construction idéale et normative. Il ne fait pas partie du groupe de « mozos sanotes » comme sont décrits les étudiants de don Frutos. Au contraire, il est nommé à partir de son orphelinage, puisque le mot « moto » est utilisé pour désigner le veau sans mère. L'absence de figure paternel définit donc son identité, et le place dans une catégorie plus proche de la féminisation grâce à l'identification avec sa mère : « Se crió José Blas algo canijo, con los perfiles de su madre a la cual no le perdió patada¹⁰ ». Son physique est décrit comme « enjuto » et « canijo », donc qui manque de force complète donc le tableau d'opposition à la virilité des jeunes de son âge. L'histoire de el Moto s'organise à partir de sa volonté d'épouser Secundila Guillén, et pour y parvenir, il doit se faire parrainer par au moins une des instances du pouvoir patriarcal du village, vue sa condition de soumission à cette même structure. Pour cela, le jeune homme cherche l'approbation du curé et son intercession auprès du père de la jeune fille. Mais el Moto ne savait pas que son parrain avait déjà demandé la main de Secundila.

L'opposition entre les deux prétendants est déjà donnée dès le début du récit et le lecteur peut rapidement deviner la résolution du problème en prenant en compte seulement les caractérisations de la masculinité des personnages : l'un mûr, nanti et reconnu, et l'autre dépourvu de nom du père et maigre aux traits féminins. Néanmoins, c'est la défaite de José Blas à la preuve ultime de masculinité qui tranche en faveur de son parrain. En effet, el Moto doit aller chercher le cheval azulejo pour son parrain, mais la bête devient endiablée lorsqu'elle se sent renfermée. José Blas, n'arrivant pas à contrôler le cheval et voulant démontrer sa force, est traîné sur le champ jusqu'à la rivière. L'accident laisse le jeune homme alité pendant des semaines, loin de la vie du village. Après sa convalescence, José Blas tente de discuter à nouveau avec le curé sur son intention d'épouser Sécundila, mais cette dernière a déjà été mariée à Sebastián Solano. Le récit se termine avec le départ d'el Moto. Selon Quesada Soto, nous pouvons interpréter le départ du protagoniste après la défaite non pas comme une résignation, mais comme un acte de proteste contre ce monde qui est en train de disparaître, ce qui met en évidence le contexte de reconstruction du discours national. Néanmoins, il est nécessaire d'identifier aussi bien la caractérisation du monde des gamonales et la défaite de José Blas comme la manière des personnages de s'engager dans le lieu de la masculinité. C'est-à-dire que la subordination d'une masculinité fragile, non reconnue par le nom du père et qui n'entre pas dans les critères de production doit être expulsée. Même si Quesada Soto démontre la possibilité de réaliser une lecture ambivalente de l'œuvre, celle-ci a été considérée comme l'exemple littéraire de l'identité nationale dans un cadre réaliste et traditionnel de mise en scène de la vie paysanne. Il s'agit donc d'une masculinité en échec à cause de son manque de virilité et de son excès d'humilité qui se voit représenter le caractère national par la suite.

Jenaro Cardona et le conflit des valeurs

Les deux autres romans que nous avons pris en considération pour cette lecture se placent dans un contexte très différent de celui décrit par García Monge, puisque Jenaro Cardona est considéré comme le premier romancier urbain dans la littérature naissante du pays. Cependant, et malgré ses qualités, son œuvre n'a pas été tout à fait reconnue comme faisant partie de ce qui est costaricain. À ce sujet, Bonilla considérait que Cardona « es el novelista de mayores capacidades en el género, aunque no representa lo nacional con el sabor y la profundidad con que lo hacen García Monge o Magón¹¹ ». La diffusion des romans de Cardona au Costa Rica était presque inexistante et son œuvre a été récupérée par l'Editorial

Costa Rica pendant les années 1970. Néanmoins, nous pouvons voir dans *El primo* et *La esfinge del sendero* toute une défense des valeurs traditionnelles qui se voient menacées par les avancées économiques et l'établissement d'un mode de vie bourgeois, plus attiré par l'argent et le luxe. Ce sont des chroniques d'un monde qui disparaît dans l'avancée urbaine et qui est étroitement lié à une normative du genre et de la masculinité.

Le premier roman, *El primo*, publié en 1905, raconte la vie d'une famille bourgeoise désargentée de San José qui accueille un cousin venant du Mexique. La famille, composée du père et ses deux enfants, Julián et Matilde, doit faire face à l'envie marquée de Mathilde de garder les apparences et le luxe d'autrefois, tout en essayant de réaliser les activités de leur classe sociale. Le récit s'organise donc à partir de l'arrivée du cousin Beltrán et l'admiration de la famille pour le jeune homme et son succès économique. Beltrán est décrit de la manière suivante :

Beltrán Urdaneta, el estimadísimo sobrino de don Clemente, era lo que podemos llamar el perfecto tipo de hombre de mundo. De educación exquisita, maneras distinguidas, y de una conversación ora sencilla y llana, ora brillante y erudita, según con quien departiera, pero siempre atrayente y amena, tenía esas sinuosidades y vehemencias que presenta la palabra fácil y viva, un gran conocimiento de los hombres, adquirido en sus constantes viajes¹².

Le cousin s'impose dès son arrivée, et l'image qu'il véhicule incarne non seulement une masculinité rénovée, loin des caractérisations paysannes, mais aussi associée au succès économique et à un certain cosmopolitisme. En outre, la narration s'organise à partir de l'opposition de deux systèmes de valeurs : d'un côté celui des familles attachées aux traditions paysannes qui ont réussi à vivre dignement avec le travail de la terre, et d'un autre celui de la nouvelle classe urbaine présente à San José qui doit essayer de garder les apparences à cause de leur goût excessif de l'argent et du luxe venu d'ailleurs. Dans ce contexte de contradiction, le cousin provoque l'admiration et l'envie et arrive à séduire la fille de don Clemente, qui était pourtant promise à un jeune avocat d'une famille respectable. Le roman se termine dans un conflit moral révélant la tromperie et la mauvaise foi du cousin qui part à l'improviste, laissant la fille de don Clemente enceinte. La découverte devient tragique lorsque le frère de cette dernière, voulant rétablir son honneur bafoué, tue d'un coup de pistolet le fiancé de Mathilde, croyant que c'était lui l'auteur du déshonneur.

Cet affrontement masculin pour défendre l'honneur comme une « vertue cardinale, essence même de la virilité¹³ » démontre la position de l'idée de masculinité dans le conflit

des valeurs et de changement social qui apparaît à la fin du XIX^e siècle. Cela illustre aussi un aspect important de l'identité nationale qui pourrait être résumé dans la question suivante : quelle est l'image de l'homme, de ses origines, de ses valeurs et l'expression de son pouvoir dans une nation qui commence ? La réponse se trouverait une fois encore dans le travail et la foi et non pas dans les tendances économiques venues de l'étranger et personnifiées dans la figure du cousin. Nous pouvons voir ainsi le forte attachement des personnages costaricains dans le roman à une société et à un ordre ancien, celui du respects des valeurs de travail et patrie. Et c'est justement la question des valeurs qui est en jeu dans le roman pour démontrer le risque de se donner à des pratiques déviantes menant à la dégradation sociale.

Nous ne pouvons pas laissé de côté tous les éléments et symboles de la masculinité qui organisent la perception des valeurs nécessaires pour construire une société respectable. Cardona oppose dans son roman des personnages représentant clairement cette division des mondes (moderne/ancien, progressistes/traditionnels) tels que Beltrán Urdaneta et son cousin Julián à partir des deux caractérisations de la masculinité pouvant résumer le conflit moral et économique de l'époque. Julián est décrit de la manière suivante :

Hacia el primero [Julián] sentía además una especie de respeto, casi de admiración por las condiciones morales que poseía; Julián tenía un carácter retraído, casi austero, verdaderamente raro en un joven de su edad; un juicio admirable y un criterio poco común, todo lo cual le había valido una posición casi envidiable en una casa de comercio donde trabajaba hacía unos años con honradez y lealtad, siendo querido y estimado¹⁴.

Il est évident que Julián se présente comme un exemple à suivre, non seulement grâce à son jugement et humilité, mais aussi à ses fortes valeurs traditionnelles. Or, c'est cette vision de l'organisation sociale qui fait que Julián décide de restaurer l'honneur de la famille en tirant sur le supposé coupable et cause le drame qui clôt l'histoire. De son côté, Beltrán réussi à s'échapper et reste inévitablement comme la représentation du mal, du vice et de la passion.

Aussi bien dans *El primo* que dans *El Moto*, la résolution du conflit fait état d'une forte injustice subie par certains personnages, d'un côté José Blas qui ne parvient pas à incarner les symboles d'une masculinité patriarcale traditionnelle, et de l'autre Matilde, monnaie d'échange dans une famille qui essaye de sauver son honneur matérialisé dans la pureté de la femme. Les deux exemples jouent fortement avec les caractérisations masculines et les implications de leur pouvoir dans la société. Cependant, *El primo* va au delà et commence à

montrer du doigt les fissures de l'ordre ancien et l'impossibilité de garder un système de valeurs qui ne correspond plus au monde moderne.

Le deuxième roman de Cardona, *La esfinge del sendero* (1915), apporte une série de particularités intéressantes en ce qui concerne la représentation des masculinités de cette époque transitionnelle. Le roman se présente comme une critique forte aux pratiques amORALES des prêtres catholiques qui, voulant vivre leur masculinité traditionnelle, décident de continuer leur fonction religieuse et de prendre une ou plusieurs femmes. L'anticléricisme est une des caractéristiques de groupes libéraux de l'époque, mais Cardona va au-delà d'une critique contre la fonction des prêtres, il présente une variété de personnages cléricaux qui peuvent se montrer soit comme l'exemple de vertu, soit comme la démonstration de l'hypocrisie de l'Église face à l'impossibilité de perpétuer une masculinité dépourvue de tout attribut sexué. Le roman suit l'histoire de formation de Rafael María, un jeune homme orphelin souhaitant devenir prêtre et qui devra lutter contre son propre corps pour accepter le célibat sacerdotal. Une fois encore, le jeune doit construire sa masculinité dans l'absence paternelle, ce qui le mène vers le refuge d'un curé de village qui le prend sous son aile. Le récit présente donc aux yeux de Rafael María les exemples et contre-exemples du chemin de vie du prêtre, et, dans ce sentier, il y a une question inéludable : peut-il renoncer à l'amour et à la sexualité pour embrasser une masculinité artificielle ? La réponse du protagoniste est négative, mais elle arrive quelques années après avoir commencé son ministère, ce qui ne l'empêche pas de renoncer aux habits sacerdotaux.

La grande variété de situations et de personnages de *La esfinge del sendero* permet à Cardona d'explorer les contradictions de l'esprit humain et surtout les absurdités de l'église catholique concernant les prêtres. Le narrateur émet constamment des jugements critiques sur le rôle des curés dans la société et sur le discours dominant de l'église pour obliger à ses serviteurs à réprimer une identité d'homme, ce qui implique un acte contre-nature :

[...] aquella mujer había amado al padreo Félix... le había amado hondamente, con ese dulce abandono, mitad inocencia de mujer inculta y de temperamento pasional; le había amado a pesar de su carácter sacerdotal, saltando sobre toda esa conveniencia social, sobre esos dogmas de la iglesia que excluye a los clérigos de la dulce comunión del amor, empeñada en hacer de ellos, seres sin sexo, eunucos mutilados por la cuchilla de un credo absurdo¹⁵.

Le roman de Cardona introduit aussi un personnage assez particulier parmi la panoplie de prêtres amORAUX, et c'est celui du prêtre homosexuel, première référence à une forme de masculinité déviante dans la littérature costaricaine. Le prêtre en question est un professeur

étranger du séminaire, le père Hans, et ses insinuations au jeune séminariste le font voir encore une autre réalité de ce système présenté comme incohérent. La caractérisation du prêtre Hans est remplie d'une très forte homophobie et démontre aussi la vision d'une aberration venue inévitablement d'ailleurs :

Todo lo había comprendido a pesar de su ignorancia acerca de esos tremendos extravíos en que suelen caer por no se sabe qué horribles y misteriosas degeneraciones, ciertos seres depravados, que constituyen el último eslabón de la animalidad ¿Con que era cierto que existían tales perversidades? ¡Oh, qué espantosa revelación fue esa para para aquella alma pura, angelical, que había buscado aquel santo refugio, como una isla de salvación en el tormentoso mar de la vida¹⁶.

Une fois encore le narrateur commente les faits racontés en expliquant que ces « déviations » et « perversions » ne sont que le fruit du sacrifice de la nature masculine demandé par l'église : « La historia del padre Hans era la de muchos de esos infelices que siguen la carrera eclesiástica por seguir alguna¹⁷ ». Cela implique dans le roman que tous les vices, les péchés et les déviations sexuels sont a conséquence directe de l'obligation de célibat sacerdotal. Cardona oppose une fois encore un temps idéalisé du passé à un moment présent dans lequel la dépravation se trouverait par tout comme une conséquence aussi d'une loi religieuse qui dénature la virilité masculine : le célibat.

Comme nous pouvons le constater, la menace étrangère n'est pas la seule dans le cadre de déviances présentées dans le récit, mais elle est exprimée avec une violence particulière en tant qu'animalité et non pas une pratique sexuelle ou encore moins une construction identitaire. Cela sert aux propos de Cardona en ce qui concerne l'artificialité d'une masculinité sacerdotale et les aberrations que l'imposition du célibat provoque chez les hommes qui suivent cette voie. Avec le thème clérical, *La esfinge del sendero* traite d'une manière plus directe des questions de sexualité qui n'étaient pas présentes dans les romans réalistes et *costubrista*. Sa vision de la morale laïque répond à la recherche d'idéaux pouvant construire des hommes nouveaux, attachés à la tradition et libres des excès que les coutumes étrangères développent dans le territoire national. Malgré cette position de défense des valeurs traditionnelles et de l'identité d'autrefois, pourquoi, d'après Abelardo Bonilla, Cardona n'as pas représenté l'identité nationale aussi bien que García Monge ou Magón ? Nous considérons que la raison se trouve dans les thèmes abordés par l'auteur et son effort pour représenter plus clairement la crise sociale et morale de la fin du XIX^e siècle au Costa

Rica à travers les contradictions de l'église, le pouvoir de la bourgeoisie et l'avènement d'un siècle dont la modernité effraie les élites traditionnelles.

Conclusion

Comme nous avons pu le constater, le contexte d'intronisation d'une littérature nationale au Costa Rica se situe dans un espace de fractures et de changements socio-économiques qui placent une idée déterminée de ce que c'est que d'être homme afin de comprendre et de caractériser ce que c'est que d'être citoyen. Dans ce sens, le rapport entre masculinité hégémonique et nation s'établit à partir de la normalisation de valeurs liées au monde patriarcal qui disparaissaient avec l'avènement du nouveau siècle. L'idée d'une identité nationale devant être renforcée à l'aide de productions culturelles telles que la littérature est un projet politique clair des intellectuels et écrivains de l'époque, ce qui a été démontré dans les travaux de Quesada Soto. Cependant, la valorisation de l'image du paysan et le culte du terroir doivent être compris comme unes des manifestations de la masculinité qui pouvait être identifiée parmi d'autres. C'est-à-dire que la vision d'une masculinité hégémonique et normative répond à des projets particuliers liés à la nation et non pas à une idée généralisée ou universelle de l'être homme.

Nous considérons aussi qu'il est indispensable de revenir sur les études classiques de constructions identitaires en Amérique latine du point de vue littéraire pour croiser l'étude des masculinités hégémoniques et subordonnées, ce qui nous aiderait à comprendre d'une meilleure manière les processus de validation des idées de virilité, de force et de pouvoir produites à des époques différentes. Les romans de García Monge et de Cardona sont un exemple de comment la critique littéraire et d'autres institutions ont accordé une importance capitale à une masculinité en apparence simple et hautement hiérarchisée qui se trouvait en péril pour l'identifier avec le Costaricain, cependant, tout comme el Moto, c'est une masculinité en échec face aux institutions traditionnelles qui doit partir, peut-être pour se reconfigurer.

BIBLIOGRAPHIE

Bonilla, Abelardo, *Historia de la literatura costarricense*, San José, Editorial Costa Rica, 1967.

Cardona, Jenaro, *El primo* [1905], San José, Editorial Universidad de Costa Rica, 2001.

Cardona, Jenaro, *La esfinge del sendero* [1915], San José, Editorial, Costa Rica, 1984.

Connell, Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014.

Connell, Raewyn et Messerschmidt, J.W. (2005), «Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept » in *Gender & Society*, 19(6), pp. 829-859.

García Monge, Joaquín, *El Moto* [1900], San José, Ministerio de Educación Pública, 1959.

Guillet, François, « Le duel et la défense de l'honneur viril », dans Corbin, Alain, *Histoire de la masculinité 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Editions du Seuil, 2011.

Quesada Soto, Álvaro, *Breve historia de la literatura costarricense*, San José, Editorial Porvenir, 2000.

Quesada, Álvaro, *La formación de la narrativa nacional costarricense (1890-1910) Enfoque histórico social*, San José, Editorial Universidad de Costa Rica, 1986.

Reeser T. W., *Masculinities in Theory*, West Sussex, Wiley-Blackwell, 2010.

NOTES

¹ Quesada Soto, Álvaro, *Breve historia de la literatura costarricense*, San José, Editorial Porvenir, 2000, p. 15.

² Connell, Raewyn, *Masculinités*, Paris, Editions Amsterdam, 2014, p. 71.

³ *Ibid.*, p. 65.

⁴ Paroles de l'hymne national du Costa Rica de José María Zeledón (1903).

⁵ Quesada, Álvaro, *La formación de la narrativa nacional costarricense (1890-1910) Enfoque histórico social*, San José, Editorial Universidad de Costa Rica, 1986, p. 31.

⁶ Bonilla, Abelardo, *Historia de la literatura costarricense*, San José, Editorial Costa Rica, 1967, p.116.

⁷ García Monge, Joaquín, *El Moto* [1900], San José, Ministerio de Educación Pública, 1959, p. 1.

⁸ *Ibid.* pp. 3-4.

⁹ *Ibid.*, pp. 20-21.

¹⁰ *Ibid.*, p. 18.

¹¹ Bonilla, Abelardo, *Historia de la literatura costarricense*, *op. cit.* p. 143.

¹² Cardona, Jenaro, *El primo* [1905], San José, Editorial Universidad de Costa Rica, 2001, p. 95.

¹³ Guillet, François, « Le duel et la défense de l'honneur viril », dans Corbin, Alain, *Histoire de la masculinité 2. Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Editions du Seuil, 2011, p. 84.

¹⁴ Cardona, Jenaro, *El primo*, p. 46.

¹⁵ Cardona, Jenaro, *La esfinge del sendero* [1915], San José, Editorial, Costa Rica, 1984, p. 65.

¹⁶ Cardona, Jenaro, *La esfinge del sendero*, p. 157.

¹⁷ *Ibid.* p. 157